

Études littéraires africaines

OLORUNFEMI, Tunde, *Why me ?*, Minerva, Londres, 2001. 216 p.

Michel Naumann



Numéro 12, 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1041873ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1041873ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Naumann, M. (2001). Compte rendu de [OLORUNFEMI, Tunde, *Why me ?*, Minerva, Londres, 2001. 216 p.] *Études littéraires africaines*, (12), 67–68.
<https://doi.org/10.7202/1041873ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2001

Cet article est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

l'espoir d'une vie meilleure. En même temps c'est l'indépendance du Zimbabwe qui est jugée aux fruits qu'elle n'a pu porter dans le quotidien des vies plébéiennes.

L'auteur a peut-être le tort de s'en remettre aux formes consacrées de la nouvelle réaliste anglo-saxonne, alors que la littérature africaine nous a habitué à plus de surprises. On pourrait certes dire que le style de l'œuvre est parfaitement cohérent avec le propos, en ce sens que l'un et l'autre reflètent une aliénation qui explique le côté morne et inauthentique des vies qui nous sont présentées dans les diverses histoires. Il y a certes quelques beaux personnages de trompeurs ou des tableaux familiaux ou quotidiens bien rendus, mais toujours avec une application et une compétence un peu scolaire. L'utilisation de l'accumulation, par exemple, notamment dans la dernière nouvelle qui traite de l'art et de la folie, manque un peu de cette folie qui donne un relief particulier à cette technique.

Œuvre de témoignage, *Can we Talk and Other Stories*, assume pourtant honnêtement et scrupuleusement cette fonction. L'auteur est un écrivain confirmé qui connaît son métier. Parfois un peu trop ?

■ Michel NAUMANN

NIGERIA

■ OLORUNFEMI, TUNDE, *WHY ME ?*, MINERVA, LONDRES, 2001. 216 P.

Un jeune auteur nigérian fait dans ce roman la description d'une génération et de ses désarrois face à une crise économique très dure et une génération qui ne l'est guère moins dans son incompréhension et ses certitudes.

Aux relations familiales idylliques de *L'enfant noir* s'est substitué un tableau fort différent qui a été porté à son paroxysme par l'Ougandais Moïse Isegawa dans ses *Chroniques abyssiniennes* publiées en hollandais il y a peu. Le père de Jide, le narrateur, professeur tatillon et perfectionniste, semble incapable de prendre en compte l'âge de ses enfants. Quoiqu'ils fassent, ils ont toujours tort ! Le temps privilégié qu'est l'enfance est harcelé par l'angoisse du père qui reproche toujours à Jide de ne pas être dans ses livres et ses cahiers. Cette partie du roman, la traque d'un côté, et de l'autre les cachettes de l'enfant qui cherche un peu de temps pour souffler, se retrouver, vivre, est fort bien rendue par l'auteur.

L'amitié entre Jide et son camarade de classe Emma est un de ces espaces que l'enfant se donne. L'amitié des deux jeunes est sobrement décrite. Un autre point fort du roman. Assez subtilement l'auteur montre la jalousie de Jide envers l'amie d'Emma qui finira par l'épouser. Mais lorsque la mort emporte Emma, Jide perd le seul espace d'existence

authentique qu'il s'était donné. La révolte du jeune homme accuse Dieu autant qu'un entourage qu'il juge hypocrite.

Alors commence la plongée aux enfers. Jide se laisse entraîner par des connaissances peu scrupuleuses. La description d'une escroquerie autour des stocks du port est conduite de main de maître à la fois par les escrocs et par l'auteur. Mais Jide brûle sa vie et se retrouve en prison. Alors vient le temps de restructuration grâce à une conversion au mouvement "born again" ("né deux fois"), forme charismatique et africaine du christianisme. Il est facile d'être critique vis-à-vis de tels mouvements, mais leur fonctionnalité sociale, dans un monde déstructuré et frappé par une terrible crise économique et politique, doit être reconnu. En tout cas, des gens comme Jide y trouvent assez de forces pour s'en sortir. Ceci dit, il s'agit-là d'une forme de religiosité bien inférieure à une théologie de la révolution !

J'avoue donc avoir préféré le passage qui décrivait les bas-fonds à celui de la conversion. Celle-ci culmine dans la réconciliation entre le père et le fils. Le pardon chrétien est supposé ouvrir, à mon avis, des voies plus larges que cette rédition d'un fils qui n'est pas entièrement coupable de ce qui lui est arrivé. L'inhumanité du père en est un facteur, et pas des moindres ! J'aurais aimé que l'auteur le rappelle ou que le personnage paternel s'en rende compte.

Comme le lecteur l'aura saisi, ce roman est une œuvre didactique avec les forces et les faiblesses du genre. Forces : le récit est bien conduit, les personnages sont cohérents et leurs prises de positions vraisemblables, la démonstration est forte et bien amenée. Faiblesses : la cohérence des personnages est un peu excessive, les questions abordées méritent un affinement et le genre reste imprécis. Nous passons du roman d'éducation au policier, des aventures d'écoliers au récit de conversion. L'auteur a certes produit un roman tout à fait respectable, mais il est à craindre que son allégeance puisse l'empêcher de se renouveler, à moins qu'il ne puisse dans ses dons d'observation des acteurs familiaux et sociaux.